



*À la Bibliothèque de l'Institut,  
du 1er avril au 28 mai 2010*

**Présentation de documents sur le thème :**

## **Le Quatrième Fauteuil de l'Académie française**

Le 21 janvier 2010, Monsieur Jean-Luc MARION a été reçu sous la Coupole au quatrième fauteuil de l'Académie française, occupé précédemment par le cardinal Jean-Marie LUSTIGER.

Vingt-quatrième titulaire de ce fauteuil, il y fut précédé par des personnalités variées, évoquées ici par des ouvrages et documents choisis dans le fonds de la Bibliothèque de l'Institut, qui réunit les bibliothèques des cinq Académies composant l'Institut de France<sup>1</sup>.

### **1. Jean DESMARETS de SAINT-SORLIN (1595-1676). Élu membre de l'Académie française en 1634.**

**Poète, dramaturge, romancier.**

Jean Desmarets de Saint-Sorlin fut un libertin converti. Conseiller du roi Louis XIII, contrôleur général de l'extraordinaire des guerres, secrétaire général de la marine du Levant, il était aussi un habitué de l'hôtel de Rambouillet, le salon littéraire de la marquise de Rambouillet. Protégé du cardinal de Richelieu, il fit partie de l'Académie française dès sa création et en fut le premier chancelier, fonction qu'il conserva du 13 mars 1634 au 11 janvier 1638. L'Académie tint quelques séances chez lui. Il fut l'un des examinateurs du *Cid* et participa à la rédaction des statuts de l'Académie.

A l'instigation de Richelieu, Desmarets composa des tragédies, des tragi-comédies, une comédie, *Les Visionnaires* (1637) et, en collaboration avec le cardinal, une pièce allégorique, *Europe*, souvent attribuée à Richelieu lui-même.

En 1645, il devint extrêmement dévot et ne produisit plus dès lors que des œuvres à sujet religieux : des traductions en vers de l'*Office de la Vierge* et de *L'Imitation de Jésus-*

<sup>1</sup> Seul un choix d'ouvrages est présenté dans l'exposition. Pour avoir connaissance de tous les titres conservés à la bibliothèque, il convient de se reporter au catalogue, consultable en partie en ligne ([www.bibliotheque-institutdefrance.fr](http://www.bibliotheque-institutdefrance.fr)) et en partie sur place, sous forme papier.

*Christ*, et nombre de poèmes religieux. Il combattit avec véhémence le jansénisme et, à la fin de sa vie, versa dans le délire mystique, affirmant qu'il écrivait sous la dictée de Dieu. En 1657, Desmarets composa un poème épique, *Clovis ou la France chrétienne*, dans lequel il mettait en relief les origines divines de la monarchie française. Cet ouvrage lui valut les sarcasmes de Boileau, qui était hostile à l'introduction du merveilleux chrétien dans la poésie épique. Desmarets répondit par un essai intitulé *Comparaison de la langue et de la poésie française avec la grecque et la latine*, dans lequel il concluait à la supériorité de la première et des miracles chrétiens sur les légendes païennes, ce qui donna le coup d'envoi de la Querelle des Anciens et des Modernes où il se montra un des plus acharnés contre les Anciens.

► *Les Délices de l'esprit, dialogues dédiés aux beaux esprits du monde*. Paris, Augustin Courbé, 1658. Fol R 63 E4 réserve. Reliure en maroquin rouge, décor de fleurs de lys aux angles des plats et en semis sur le dos du livre.

► *Oeuvres poétiques*. Paris, chez Henry Le Gras, 1641. 4° Q 125 A réserve. Exemplaire en veau vert aux armes de Jeanne-Baptiste d'Albert de Luynes, comtesse de Verrue (1670-1736), connue comme l'une des plus grandes bibliophiles de son temps.

► *Clovis ou la France chrétienne*. Leyde, Elzevier, 1657. 8° Q 400 B. Reliure moderne en maroquin blond à grain long, filets dorés, dos orné, tranches dorées.

► *La comparaison de la langue et de la poésie française avec la grecque et la latine*. Paris, Thomas Jolly, 1670. 8° Q 304 A.

► *L'Ariane ... de nouveau revue et augmentée de plusieurs histoires par l'auteur et enrichie de plusieurs figures*. Leyde, François de Hegher, 1644. 2 vol. 8° Q 852 F2.

► *Défense du poème héroïque*. Paris, Jacques Le Gras, ... 1674. 8° Q 302\*\*.

## 2. Jean-Jacques de MESMES (1640-1688), dit « le Président de Mesmes ». Élu membre de l'Académie française en 1676.

### Magistrat.

Jean-Jacques de Mesmes appartenait à une ancienne famille de Champagne, originaire du Béarn, qui compta plusieurs diplomates et protecteurs des lettres. Il portait les titres de comte d'Avaux - ancien nom d'Asfeld, dans l'Aisne -, vicomte de Neufchastel, seigneur de Cramayel, ainsi que commandeur et grand prévôt des ordres du roi.

Jean-Jacques de Mesmes fut intendant de Soissons, conseiller au Parlement, maître des requêtes, et ensuite président à mortier au Parlement de Paris, puis conseiller d'Etat. Il participa à la signature du Traité de Nimègue. Homme érudit, il possédait une importante bibliothèque et, lors de voyages en Italie, conçut une grande admiration pour l'architecture et la musique baroques. Ayant racheté le village d'Écry pour arrondir son fief du sud des Ardennes, il lui donna son nom et chargea en 1683 le frère dominicain François Romain, célèbre architecte de l'époque, d'en reconstruire l'église dans le style italien, avec la forme d'un instrument de musique. C'est ainsi que l'église Saint-Didier d'Asfeld, édifiée en briques, ceinte de colonnades et couronnée de dômes, prit la forme très originale d'une viole de gambe. D'Olivet, historien de l'Académie nous dit : « Il n'y a rien d'imprimé de M. le président de Mesmes, que le discours qu'il fit à l'Académie le jour de sa réception. »

Son fils, Jean-Antoine de Mesmes, fut également membre de l'Académie française.

► *Quittance signée par le Président de Mesmes pour une rente sur les gabelles, 5 août 1680*. Ms 4501, IV.

### 3. Abbé Jean TESTU de MAUROY (1626-1706). Élu membre de l'Académie française en 1688.

#### Homme d'Église et homme de lettres.

L'abbé Testu de Mauroy était précepteur des filles du duc Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Il était abbé de Fontaine-Jean et de Saint-Cheron, abbayes situées non loin de Chartres, et fut l'auteur d'une *Doctrine de la raison, ou l'Honnesteté des mœurs selon les maximes de Sénèque*, réduite en entretiens, parue en 1666. Il fut élu par l'Académie, de préférence à Fontenelle, sur la recommandation du duc d'Orléans. Le successeur de Testu de Mauroy, l'abbé de Louvois, déclara dans son discours « Vous me faites succéder à un homme qui vous était cher, et par son mérite et par la main qui vous l'avait présenté ». Ce à quoi l'abbé Tallemant, chargé de répondre au remerciement, déclara : « Vous venez occuper la place d'un homme qui était cher à cette compagnie par l'attachement sincère qu'il a toujours eu pour elle. Ce ne sont pas les seules lumières de l'esprit que nous estimons dans les personnes dont nous faisons choix, nous y cherchons encore les qualités propres à la société et nous ne sommes pas moins touchés de la bonté de cœur que des plus rares talents dans l'éloquence et dans la poésie. »

*Aucune oeuvre de Testu de Mauroy n'est conservée à la bibliothèque de l'Institut.*

### 4. Camille LE TELLIER de LOUVOIS (1675-1718), dit « l'Abbé de LOUVOIS ». Membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie des Inscriptions, il fut élu à l'Académie française en 1706.

#### Homme d'Église, garde de la bibliothèque du roi.

Quatrième fils du grand ministre de Louis XIV, l'abbé de Louvois fut destiné de bonne heure à l'Église et reçut, dès l'enfance, des charges et bénéfices importants. Dès l'âge de neuf ans, il fut nommé maître de la Librairie, garde de la Bibliothèque du roi et intendant du Cabinet des médailles. Pour commencer, son oncle paternel, archevêque de Reims, tint auprès de lui le rôle de mentor. Mais l'abbé de Louvois, instruit par les meilleurs maîtres, ardent dans l'étude, devint docteur en Sorbonne à 25 ans et gouverna ensuite la bibliothèque par lui-même. Alors qu'il avait pensé succéder à son oncle sur le siège de Reims, il vit son élévation arrêtée par les jésuites et par Mme de Maintenon, car on le soupçonnait de jansénisme. Après 1715, le régent lui offrit l'évêché de Clermont, qu'il refusa pour raisons de santé. Il mourut de la maladie de la pierre, à l'âge de quarante-quatre ans. Son discours de réception est son seul ouvrage.

► *Discours prononcé le 23 de septembre 1706 par M. L'Abbé de Louvois, lorsqu'il fut reçu à la place de M. L'Abbé Testu de Mauroy, suivi de la réponse de l'Abbé Tallemant, alors Directeur...* dans *Recueil de plusieurs pièces d'éloquence et de poésie présentées à l'Académie française*. Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1726. 8° AA 54\*\* réserve, p. 179-206.

### 5. Jean-Baptiste MASSILLON (1663-1742). Élu membre de l'Académie française en 1718.

#### Homme d'Église.

Après avoir été éduqué chez les Pères de l'Oratoire à Hyères, sa ville de naissance, puis à Marseille, Massillon rejoignit les Oratoriens à Aix à l'âge de 18 ans. On lui confia d'abord des tâches d'enseignement mais c'est dans la prédication qu'il manifestait une aptitude particulière. On raconte qu'étant enfant, il avait l'habitude de répéter en les amplifiant,

devant ses condisciples émerveillés, les sermons qu'il avait entendus. On lui demanda, dès 1691, de prononcer l'oraison funèbre de l'évêque de Vienne, puis celle de l'archevêque de Lyon ; entre les deux, il avait reçu l'ordre de la prêtrise. Ses succès d'orateur le firent appeler à Paris où il prêcha le carême à l'Oratoire. Bourdaloue l'y entendit et déclara avoir trouvé son maître. En 1700, il prêcha l'Avent à Versailles devant Louis XIV. Il prononça plusieurs oraisons funèbres, entre autres celles des princes du sang, le Prince de Conti (1709), le Dauphin (1711), et celle du roi (1715). En 1717, il fut nommé évêque de Clermont et, l'année suivante, prêcha devant le Dauphin, le futur Louis XV, alors âgé de 8 ans, les dix sermons dont le recueil est connu sous le nom de *Petit Carême*, et qui passe pour un des plus beaux monuments de notre langue. Massillon se distinguait des autres prédicateurs par sa simplicité et son élégance. D'une nature très sensible, il savait toucher ses auditeurs par sa modestie et n'usait pas de références érudites. Louis XIV lui dit un jour : « Mon père, j'ai entendu de grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content ; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de moi-même. »

Élu membre de l'Académie française en 1718, il ne s'y rendit qu'une seule fois, le 23 février 1719, jour de sa réception, préférant rester près de ses fidèles dans son diocèse. Il ne retourna à Paris qu'une seule fois pour prononcer à la basilique de Saint-Denis l'oraison funèbre de la duchesse douairière d'Orléans (la fameuse princesse Palatine), mère du Régent en 1722. Il accepta, à son grand regret, d'être l'un des deux évêques assistants pour le sacre du cardinal Dubois : celui-ci avait choisi Massillon à cause de sa grande renommée de vertu. Ses discours ne furent publiés qu'après sa mort.

► *Oraison funèbre de très-haut ... Prince François-Louis de Bourbon, prince de Conty, prononcée dans l'église de Saint-André des Arcs sa paroisse, le 21ème de juin 1709.* Bruxelles, Jean-Baptiste Lauchet, 1709. 8° P 80\*\*.

► *Sermons de M. Massillon, évêque de Clermont. Avent.* Paris, Veuve Estienne et Jean Hérissant, 1745. 8° G 492.

► *Sermons de M. Massillon, évêque de Clermont. Petit-Carême.* Paris, Veuve Estienne et Jean Hérissant, 1745. 8° G 493.

## 6. Louis-Jules MANCINI-MAZARINI, duc de NIVERNAIS (1716-1798). Élu membre de l'Académie française en 1742 et de l'Académie des inscriptions en 1744.

**Diplomate, ministre, poète, fabuliste.**

Troisième et dernier duc de Nevers, dit de Nivernais, Louis-Jules Mancini-Mazarini était un grand seigneur, petit-neveu de Mazarin et beau-frère du ministre de Maurepas<sup>2</sup>. Madame Geoffrin le jugea sévèrement : « Il est manqué de partout : guerrier manqué, ambassadeur manqué, homme d'affaires manqué, auteur manqué, homme de naissance manqué » et une autre dame le décrivit comme « petit, bossu, mais plein d'esprit ». Il est vrai que, grand d'Espagne par sa mère, possédant la deuxième fortune de France, mais épris de littérature et d'histoire, c'est plus par devoir que par ambition qu'il joua un rôle politique. A dix-huit ans, il s'orienta vers la carrière militaire mais la vie des camps nuisait à sa santé et il démissionna après quelques années. Il venait d'apprendre son élection à l'Académie française, à l'âge de 26 ans. Il n'avait alors écrit qu'un parallèle entre Horace et Boileau et une vie de Clovis. Bien

<sup>2</sup> Voir : Paule Beaud-Ladoire, *Mancini Mazarin (1716-1798), dernier duc de Nevers. Une injustice de l'histoire.* Paris, Éd. Christian, 2001.

en cour auprès du roi, il se vit confier trois ambassades, à Rome, à Berlin et à Londres, puis fut nommé ministre sans portefeuille en 1788-1789. Refusant d'émigrer, il fut emprisonné sous la Terreur et échappa de peu à la guillotine.

Protecteur des lettres, il a écrit des fables, des poésies légères et des traductions en vers. À l'Académie, il fut souvent l'intermédiaire entre la Compagnie et le roi pour aplanir des difficultés. Il donna lecture de plusieurs de ses fables lors des visites du prince de Brunswick en 1766 et de Christian VII, roi de Danemark en 1768.

► **Lettre du duc de Nivernais à Charles Pinot-Duclos (1704-1772), secrétaire perpétuel de l'Académie française, à propos de la visite du roi de Suède à l'Académie, [5 mars 1771].** Manuscrit autographe conservé dans les papiers de Condorcet. Ms 866 (20).

« A Monsieur Duclos, Historiographe de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, au Louvre. Mon cher Confrère, Le C[om]te de Scheffer sort de chés moy. Le Roy de Suède désire ardemment de voir une de nos séances particulières. Il désire que ce soit jeudi, et j'ay pris sur moi de répondre que l'Académie en seroit très aise. Il arrivera à trois heures et demie juste. Je me hâte de vous en donner avis afin que vous puissiez en informer qui il appartiendra, et surtout M. d'Alembert. Si vous avés besoin de mon lacquais pour l'envoyer quelque part porter quelques billets, vous n'avés qu'à vous en servir.

Je vous embrasse, mon cher Confrère, et vous renouvelle ma sincère amitié.

Comme dans la situation où est le Roy de Suède<sup>3</sup> il n'aurait ni pu ni dû venir à une de nos assemblées publiques, il me paroît que sa visite doit avoir le moins de publicité possible a parte ante. »

► **Essai sur la vie de J.J. Barthelemy.** Paris, de l'imprimerie de Didot le jeune, chez G. de Bure l'ainé ..., L'an 3-1795. 8° AA 2410F (B, T. 2, no 1).

« Après avoir passé une longue vie à servir mon pays et à cultiver les lettres, je crois devoir encore leur sacrifier mes derniers jours, en traçant l'esquisse fidèle d'un homme dont la mémoire leur doit être éternellement chère... »

► **Portrait du duc de Nivernais, dans :** Lucien Perey, *Un petit neveu de Mazarin, Louis Mancini-Mazarini, duc de Nivernais.* Paris, Calmann Lévy, 1890. 8° Bernier 478.

## 7. Gabriel-Marie LEGOUVÉ (1764-1812). Élu membre associé non résident de l'Institut en 1796 dans la troisième classe (Littérature et beaux-arts, section de poésie). Nommé dans la deuxième classe (Langue et littérature françaises) en 1803.

Poète, auteur dramatique.

Gabriel-Marie Legouvé était le fils d'un avocat célèbre qui l'éleva dans le goût des belles lettres et lui laissa une fortune importante, ce qui lui permit de mener une carrière sereine de poète et de dramaturge. Manifestant dès le collège un don pour la poésie latine, Legouvé se fit connaître avec sa première tragédie *la Mort d'Abel*, créée sous la Révolution et surtout, en 1801, avec *le Mérite des femmes*, poème qui eut plus de quarante éditions. Grand admirateur de Racine, il composa des tragédies, des nouvelles et des élégies. Pendant plusieurs années, il suppléa Delille dans sa chaire de poésie latine au Collège de France. De 1807 à 1810, il dirigea *le Mercure de France*. En 1810, il sombra dans la folie et mourut en 1812 dans un asile psychiatrique. Il laissait un fils âgé de cinq ans, Ernest Legouvé (1807-1903), qui fut aussi écrivain et membre de l'Académie française.

<sup>3</sup> Le jeune Gustave III de Suède (il n'avait que vingt-cinq ans) portait le deuil de son père Adolphe Frédéric auquel il vient de succéder.

► ***Le mérite des femmes. Poème.*** Londres, chez Dulau et compagnie, 1804. 8° LX 116. Ex libris gravé H. Bagueuier-Desormeaux. Cachet : « Don de Mlle Dodu au nom de Mr le Baron Larrey, novembre 1895. »

Son fils explique<sup>4</sup> : « ... Or, d'où vint l'immense succès du *Mérite des femmes*? De ce que ce petit poème fut comme l'écho de la conscience publique. On sortait de la Révolution et de la Terreur. Les femmes y étaient apparues sublimes de dévouement, de courage, de vertus. L'âme de tous était comme tourmentée d'un vague besoin de reconnaissance, d'admiration pour ces héroïnes et ces martyres, et quand tout à coup on vit un jeune homme, rompant à la fois avec les vieilles épigrammes et les vieux madrigaux, renier également Boileau et Dorat, substituer aux faveurs du dix-huitième siècle et aux satires du dix-septième, l'éloge sérieux des mérites et des devoirs de la femme, peindre en elle *l'épouse, la fille, la sœur, la mère*, une immense acclamation répondit au cri du poète. L'impression fut si vive qu'elle dure encore [...] Aujourd'hui encore il s'en refait sans cesse quelque édition nouvelle ; aujourd'hui encore, dans la bourgeoisie, le fiancé, parmi les cadeaux offerts à sa fiancée, dépose souvent au fond de la corbeille de mariage un exemplaire du *Mérite des femmes*... »

► ***La mort de Henri Quatre, roi de France, tragédie en cinq actes et en vers.*** Paris, Antoine-Augustin Renouard, 1806. 8° NS 14 063.

## 8. Alexandre-Vincent Pineux-Duval dit Alexandre DUVAL (1767-1842). Élu membre de l'Académie française en 1812.

**Comédien, poète, auteur dramatique.**

Pineux-Duval arrêta ses études à 14 ans pour s'enrôler comme volontaire en Amérique, où il resta dix-huit mois. Il fut ensuite élève-ingénieur des Ponts et Chaussées et eut divers emplois en tant qu'architecte. Il fut successivement buraliste, marin, militaire, ingénieur, acteur, et se fit enfin auteur. La Révolution vint bouleverser sa vie et il en profita pour se tourner vers le théâtre, qui était depuis longtemps sa seule passion.

Il avait commencé à rédiger des pièces qu'il ne parvenait pas à faire jouer. Sa carrière au théâtre débuta en 1790 par des rôles d'acteurs mais il se consacra rapidement à l'écriture dramatique. Il fit représenter soit seul, soit avec Louis-Benoît Picard ou avec d'autres, près de soixante pièces, la plupart à la Comédie-Française ou à l'Opéra Comique. Il devint directeur du Théâtre Louvois puis de l'Odéon en 1807, anima un moment ce théâtre par ses propres compositions. Il fut nommé administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal en 1831. Vers 1840, devenu presque aveugle, il cessa toute activité.

Il était le frère d'Amaury Charles-Alexandre Duval-Pineux, dit Amaury Duval (1760-1838), diplomate, historien, archéologue et homme de lettres, membre de l'Académie des Inscriptions, père du peintre Amaury-Duval (1808-1885).

► ***Le Retour d'un croisé ou le portrait mystérieux. Grand mélodrame en un petit acte avec tout son spectacle par, M. Alex. D. représenté pour la première fois sur le théâtre de l'impératrice, le 27 février 1810.*** Paris, chez Vente, 1810. NSd 5720 (4).

## 9. Pierre-Simon BALLANCHE (1776-1847). Élu membre de l'Académie française en 1842.

**Philosophe.**

Fils d'un d'imprimeur lyonnais, Ballanche naquit dans un milieu catholique et royaliste, et fut marqué à vie par les horreurs de la répression de la Convention après la révolte de Lyon en

<sup>4</sup> Ernest Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, 1886-1887.

1793. Il dirigea lui-même pendant quinze ans l'imprimerie familiale, la plus importante de Lyon, et c'est dans le *Bulletin de Lyon*, qui sortait de ses presses, qu'il publia ses premiers travaux littéraires. Il inventa même une machine à composer. Féru de culture antique, grand connaisseur de Fénelon et de Rousseau, il lut aussi les philosophes des Lumières. En 1802, il fut élu à l'Académie de Lyon et fit la connaissance de Chateaubriand.

En 1812, il rencontra Juliette Récamier et lui voua sa vie durant un culte platonique devenu légendaire. Il la suivit à Paris en 1817, après avoir abandonné son industrie et choisi la vie d'écrivain. Il fut dès lors, avec Chateaubriand, un familier de l'Abbaye au Bois. Il est enterré dans le tombeau familial des Récamier au cimetière de Montmartre.

L'œuvre de Ballanche commence avec la Restauration. Elle se rattache à une mystique de l'histoire et va de pair avec le libéralisme catholique. Son *Essai sur les institutions sociales* (1818) prend en compte les changements survenus dans l'histoire, et s'appuie sur une analyse du temps présent. Vouées, selon lui, à des périodes alternatives de destruction et de régénération, les sociétés accomplissent une sorte d'épopée cyclique, qu'il entreprit de raconter. Il espérait concilier le dogme religieux de la chute et de la réhabilitation de l'humain avec le dogme philosophique de la perfectibilité humaine. Ballanche n'acheva jamais son grand ouvrage au titre révélateur, la *Palingénésie sociale*. Son œuvre littéraire a influencé le courant romantique. Il fut élu à l'Académie française à la quatrième tentative.

► *Antigone*. Ornée de six gravures, d'après les dessins de M. Bouillon. Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'ainé, 1819. 4° Pierre 490.

► *L'homme sans nom*. 2<sup>e</sup> éd. Paris, J. Didot, 1828. 4° Pierre 491.

► *Œuvres de M. Ballanche*. Paris, 1830. 4 vol. 8° R 259 N.

► *Vision d'Hébal, chef d'un clan écossais : épisode tiré de « La ville des expiations »*. Paris, impr. de J. Didot Ainé, 1831. 4° Pierre 492.

► *Portrait de P. S. Ballanche en médaillon*, par David d'Angers, 1830. Haut relief. Bronze. Objet 643 (achat 1959).

## 10. Jean VATOUT (1791-1848). Élu membre de l'Académie française en 1848.

### Historien.

La rumeur a souvent donné Jean Vatout pour un fils naturel de Philippe-Égalité, sans doute en raison de la familiarité qu'il entretenait avec les Orléans. Secrétaire de Boissy d'Anglas jusqu'en 1814, il fut sous-préfet pendant les Cent-Jours et au début de la Restauration. En 1822, il entra comme secrétaire particulier, puis comme bibliothécaire, dans la famille d'Orléans dont il suivit ensuite la fortune. Une certaine concordance de goûts le rapprochait du roi Louis-Philippe. Après 1830, il fut conseiller d'État, président du Conseil des bâtiments civils, président de la commission des monuments historiques (1837) et député de Semur de 1831 à 1840.

Il se présenta plusieurs fois à l'Académie à partir de 1841 et la lettre ci-dessous montre qu'il pensait à sa candidature dès 1839 ; il fut le concurrent de Sainte-Beuve et sept tours de scrutin ne purent déterminer une majorité. Il fut enfin élu le 6 janvier 1848 mais ne fut jamais reçu officiellement à l'Académie car il avait suivi Louis-Philippe dans l'exil et peu après son installation avec le roi dans le château de Claremont, dans le Surrey, au printemps 1848, était décédé d'un empoisonnement par saturnisme dû à la vétusté de la tuyauterie en plomb du château. Ses Mémoires inédits sont en cours d'édition.

► **Lettre de Jean Vatout à Népomucène Lemerrier (1771-1840), membre de l'Académie française.** Manuscrit autographe. Ms 4501 (4).

« Palais de Fontainebleau, 2 septembre 1839. Monsieur, La bienveillance dont vous m'avez toujours honoré m'enhardit à vous confier le désir bien vif que j'aurais à remplir la place devenue vacante à l'Académie française.

*Les aventures de la fille d'un roi*

*L'idée fixe*

*La galerie d'Orléans avec figures*

*La conspiration de Cellamare*

*Les notices historiques du château d'Eu*

*Les résidences royales*

composent ma petite fortune littéraire : sous votre protection, elle pourrait acquérir quelque valeur ; daignez donc ne point la repousser, et l'aider à entrer sous le seuil du Temple où siège avec tant d'éclat l'auteur d'Agamemnon.

*Hommage ! J. Vatout. »*

► **Souvenirs historiques des résidences royales. Le Château d'Amboise. Le Château de Compiègne. Le Château d'Eu., Le Château de Saint-Cloud. Le Palais royal. Le Palais de Fontainebleau. Le Palais de Versailles.** Paris, Firmin Didot, 1838-1844. 8° Erhard 486-491.

## 11. Alexis de GUIGNARD, comte de SAINT-PRIEST (1805-1851).

Élu membre de l'Académie française en 1849.

Homme politique, historien.

Né et élevé en Russie où son grand-père, ancien ministre et diplomate de Louis XVI, avait émigré pendant l'Empire, Alexis de Guignard de Saint-Priest, dont le père était devenu gouverneur civil d'Odessa, avait pour mère la princesse Sophie Galitzin. Très lié avec le fils aîné du duc d'Orléans, il se rallia à la monarchie de Juillet qui le nomma chargé d'affaires à Parme en 1831, puis ministre plénipotentiaire au Brésil, au Portugal et au Danemark. Après avoir suivi pendant dix ans la carrière diplomatique, il revint en France et fut nommé à la chambre des Pairs. Il s'occupa alors surtout de littérature et d'histoire, collabora à la *Revue des Deux Mondes* et traduisit du théâtre russe. Il mourut de la fièvre typhoïde lors d'un voyage à Moscou alors qu'il préparait un ouvrage sur le ministère de Choiseul.

► **Histoire de la chute des Jésuites au XVIIIe siècle. 1750-1782.** Paris, Amyot, 1846. In 12 T 152.

► **Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjou.** Paris, Amyot, 1847. 2 vol. 8° V 405 D\*. - Envoi autographe « A l'Académie française, hommage respectueux, 25 novembre 1847. »

## 12. Pierre-Antoine BERRYER (1790-1868). Élu membre de l'Académie française en 1852.

Avocat, homme politique.

Fils de l'avocat Pierre-Nicolas Berryer, Pierre-Antoine Berryer, appelé « Berryer le fils », fut une grande figure du parti royaliste légitimiste. Après avoir été un élève assez médiocre chez les Oratoriens du collège de Juilly, il devint un brillant avocat sous la Restauration en défendant des personnalités de l'Empire, le maréchal Ney, les généraux Debelle et Cambonne. Il plaida dans de nombreuses affaires de presse. Sous la monarchie de Juillet, il défendit Chateaubriand, emprisonné pour avoir milité en faveur de la libération de la duchesse de Berry, et fit partie du conseil de défense du prince Louis Napoléon Bonaparte jugé devant la Chambre des pairs en 1840 après l'expédition de Boulogne-sur-Mer.

Berryer se lança dans la politique dans les rangs du parti légitimiste dès 1830. Après la Révolution de Juillet, bien qu'ayant prêté le serment de fidélité exigé par la charte de 1830, il devint l'un des principaux orateurs de l'opposition. Lorsque la duchesse de Berry vint en France pour organiser une insurrection royaliste en Vendée, les chefs du parti légitimiste l'envoyèrent auprès d'elle pour tenter de l'en dissuader. Il la rencontra dans une ferme isolée et eut avec elle un long entretien dans lequel il usa vainement de son éloquence. La duchesse persista dans ses projets qui se soldèrent par une déroute complète. Berryer fut arrêté, puis acquitté.

En 1835, il rendit visite à Charles X et au duc d'Angoulême en exil à Prague. Après la mort de Charles X, il fit partie des chefs légitimistes qui allèrent à Belgrave Square à Londres, jurer leur fidélité au comte de Chambord.

La Révolution de 1848 le maintint dans l'opposition. Tandis qu'une minorité de légitimistes voulaient en appeler au suffrage universel pour rétablir la monarchie, Berryer, élu des Bouches-du-Rhône à la Constituante en 1848 et à l'Assemblée législative en 1849, choisit, avec la majorité de ses amis et avec le comte de Chambord lui-même, d'agir au sein de l'Assemblée nationale constituante contre la République et pour la reconnaissance parlementaire du droit divin. À partir de décembre 1850, il fit partie, aux côtés d'Alexis de Tocqueville, du cercle qui se réunissait chaque semaine place de la Concorde chez le marquis de Pastoret pour défendre les intérêts de la monarchie. Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il fut au nombre des représentants qui, réunis à la mairie du Xe arrondissement, votèrent la déchéance du Prince-Président. Arrêté, puis remis en liberté, il se retira de la vie politique et revint au barreau qui le nomma bâtonnier en 1854. En 1863, il accepta, à la faveur de l'évolution libérale du Second Empire qui rendait un peu de pouvoir au Corps législatif, d'être porté comme candidat d'opposition aux élections législatives dans les Bouches-du-Rhône et il fut élu. En 1868, année de son décès, il soutint son jeune collègue du barreau Jules Ferry, qui avait dénoncé dans une série d'articles virulents parus dans le journal *Le Temps*, la destruction du vieux Paris par le baron Haussmann.

Après avoir été candidat à l'Académie française une première fois en 1840 et avoir obtenu une voix, il fut élu en 1852 grâce au parti monarchiste, mais ne fut reçu qu'en 1855. À cette occasion, il demanda à être dispensé de la visite obligatoire au chef de l'État en expliquant qu'il serait peut-être désagréable à l'empereur de se retrouver en face de son ancien avocat.

► **Cause célèbre. Plainte en diffamation des petits-fils de La Chalotais, contre l'éditeur de l'Etoile.** Plaidoirie de Me Berryer, Avocat à la Cour Royale de Paris, telle qu'elle a été prononcée à l'audience. Paris, chez Ponthieu et Cie... et A. Sautetet, 1826. 8° N. S. 5981.

► **Leçons et modèles d'éloquence judiciaire.** Edition illustrée. Paris, J. L'Henry, 1838. 4° M 1376.

► **Oeuvres. Discours parlementaires.** Paris, Didier, 1872-1875. 5 vol. 8° P 86 G.

### 13. François-Joseph de CHAMPAGNY (1804-1882). Élu membre de l'Académie française en 1869.

**Journaliste, historien.**

« Franz » de Champagny, était le fils de Jean-Baptiste Nompère de Champagny, ministre de Napoléon, devenu duc de Cadore en 1808 et pair de France sous la Restauration. Né à Vienne (Autriche) où son père était ambassadeur, il collabora à plusieurs revues, notamment *la Revue des Deux Mondes*, et il fonda *la Revue contemporaine*. Royaliste et cléricale, il fut plusieurs fois candidat à l'Académie française, soutenu par Guizot et Dupanloup, mais n'était pas nettement hostile à l'empereur, car deux de ses frères étaient députés. Son élection fut l'objet d'un marchandage entre le parti politique de Guizot et les partisans de l'empereur. Ses travaux historiques portent sur l'Empire romain et les débuts de l'Église chrétienne.

- ▶ *La Charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Eglise*. Paris, Ch. Douniol - L. Maison, 1854. 8° T 77R\*.
- ▶ *Les Césars. Deuxième édition*. Paris, L. Maison, 1853. 2 vol. 8° V 278 B.
- ▶ *Les Antonins*. Paris, Ambroise Bray, 1863. 3 vol. 8° V 319 B\*. Le vol. 3 porte un envoi autographe « Offert par l'auteur à la Bibliothèque de l'Institut ».

#### 14. Charles de MAZADE (1820-1893). Élu membre de l'Académie française en 1882.

##### Poète, journaliste et historien

Charles de Mazade appartenait à une famille du Languedoc de tradition libérale et naquit à Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne). Petit-fils d'un conventionnel, fils de magistrat, il fit ses études au collège de Bazas puis à la faculté de droit de Toulouse. A l'âge de vingt ans, il vint à Paris, où il se fit connaître par des œuvres poétiques et sa collaboration à des revues notamment à *la Revue des Deux Mondes* dont il demeura le plus fidèle des chroniqueurs politiques. Gros travailleur, il publia plusieurs ouvrages d'histoire contemporaine consacrés à la situation en Europe. Il est inhumé à Flamarens (Gers).

- ▶ *Le Comte de Cavour*. Paris, Plon, 1877. 8° R 461 C5.
- ▶ *Monsieur Thiers, cinquante années d'histoire contemporaine*. Paris, Plon, 1884. 8° X 749 Ze1.- Envoi autographe « A l'Académie française, hommage de l'auteur ».
- ▶ *L'Opposition royaliste. Berryer, De Villèle, De Falloux*. Paris, Plon, 1894. 8° X 749 VC\*\*.

#### 15. José-Maria de HEREDIA (1842-1905). Élu membre de l'Académie française en 1894.

##### Poète.

Né d'un père cubain et d'une mère française, Heredia vint au monde dans la plantation de café familiale, près de Santiago de Cuba. Arrivé en France à l'âge de neuf ans, après le décès de son père, il suivit de brillantes études au collège de Senlis. La découverte de l'œuvre de Leconte de Lisle fit sur lui une impression profonde.

De retour à Cuba en juin 1859, il passa un an à La Havane, approfondissant sa connaissance de la langue et de la littérature espagnoles, avec le projet d'y poursuivre éventuellement des études de droit. C'est à Cuba qu'il composa les premiers poèmes français qui nous sont parvenus. Mais il n'y trouva pas l'ambiance de travail qu'il avait connue en France, et l'équivalence du baccalauréat français lui fut refusée pour des raisons administratives. Il revint donc en France en 1861 et s'inscrivit à la faculté de droit de Paris. De 1862 à 1865, il suivit également, à titre étranger, les cours de l'École des chartes mais, après avoir obtenu deux sursis, n'acheva jamais sa thèse et ne porta donc jamais le titre d'archiviste-paléographe.

Ses ambitions et ses goûts étaient avant tout littéraires et la fortune de sa famille lui épargna pendant un certain temps les problèmes matériels. Il continua à écrire des poèmes, en particulier des sonnets. Il appartint à des associations littéraires et fut un membre influent de l'école parnassienne. En 1863, il fit la connaissance de Leconte de Lisle et alors qu'il n'avait que vingt-trois ans et qu'il n'avait publié que huit sonnets dans la presse en trois ans, eut le privilège de compléter avec cinq sonnets la première livraison du premier *Parnasse contemporain*, qui comprenait Théophile Gautier et Théodore de Banville.

Ainsi devint-il célèbre dans le milieu littéraire parisien. Pourtant, il publia peu, fit paraître ses poésies dans des revues littéraires de faible diffusion, avant de les réunir plus tard, en 1893, en un volume de 118 sonnets, *Les Trophées*. Ce recueil parut comme le chef-d'œuvre de l'esthétique parnassienne. Quelques mois plus tard, Heredia obtint la nationalité française et l'année suivante, entra à l'Académie française.

Heredia a écrit en outre un fragment épique, *Les Conquistadors de l'or*, et une nouvelle en espagnol, *La nonne d'Alferez* (1894). Il a traduit du castillan *La véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* (1877-1887), œuvre de Bernal Diaz del Castillo.

Comme sa fortune avait fondu dans les salles de jeux, ses amis le sauvèrent de la ruine en 1901 en lui trouvant la place de conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal qu'il conserva jusqu'à sa mort. Bien qu'il jugeât peu agréable de devoir travailler pour vivre et de devenir fonctionnaire alors qu'il avait toujours vécu indépendant, Heredia prit son rôle au sérieux et fut un excellent administrateur. Il créa en 1902 la Société des Poètes français avec Sully Prudhomme et Léon Dierx.

Son salon que fréquentaient de jeunes écrivains comme Paul Valéry, André Gide, Marcel Proust, est resté célèbre. Ses trois filles y participaient ; l'une d'elles, Marie, femme de lettres, épousa en 1896 le poète Henri de Régnier, élu à l'Académie française en 1911.

► **Reconnaissance de la noblesse de la maison de Heredia à Cuba, certifiée conforme par le consul de France à Cuba**, 1834. Ms 5678 (1), f. 3-51. Ce document appartient à un fonds d'archives familiales donné à la Bibliothèque de l'Institut par Marie de Régnier, née de Heredia.

► **Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne par le capitaine Bernal Diaz del Castillo...** Traduite de l'espagnol avec une introduction et des notes par José-Maria de Heredia. Paris, Alphonse Lemerre, 1878. 5 vol. 8° Y 434 B\*\*. Cet ouvrage reçut un prix de l'Académie française.

► **Les Trophées**. 1907. N° 142/150. Exemplaire imprimé pour la Bibliothèque de l'Institut de France. 4° NS 2620.

► **Salut à l'Empereur**. Stances héroïques dites par M. Paul Mounet de la Comédie française, à la cérémonie de la pose de la première pierre du Pont Alexandre III, devant leurs Majestés Impériales de Russie le 7 octobre 1896. Paris, Alphonse Lemerre, 1896. 4° Schlumberger 96. Envoi autographe « À Gustave Schlumberger son ami ».

## 16. Maurice BARRÈS (1862-1923). Élu membre de l'Académie française en 1906.

**Essayiste, romancier, homme politique.**

Né à Charmes (Vosges), Barrès avait assisté, lorsqu'il était enfant, à la défaite des armées françaises en 1870 et avait été marqué par les trois années d'occupation par les armées prussiennes qui avaient suivi. Dans les années 1880, il fréquenta à Paris le cénacle de Leconte de Lisle et les milieux symbolistes. Il accéda à la notoriété grâce à la publication de la trilogie romanesque, *Le Culte du Moi* (1888-1891). En vantant l'exaltation et l'analyse des sentiments, le jeune dandy devint un modèle pour la jeunesse de son temps. Parallèlement à sa carrière d'écrivain, il se lança dans la politique. Boulangiste par anticonformisme et par rébellion contre l'ordre établi, il fut élu député de Nancy en 1889. L'Affaire Dreyfus qu'il vécut comme une menace de désintégration de la communauté nationale l'incita d'emblée à se placer dans le camp des antidreyfusards dont il devint l'un des chefs de file. Dès lors, sa pensée s'orienta vers un nationalisme traditionaliste, fondé sur le culte de la terre et des morts.

Pour défendre ses idées, il fonda, en 1894, son propre journal, *La Cocarde*. Il publia une

nouvelle trilogie, *Le Roman de l'énergie nationale*, qui débute en 1897 avec *Les Déracinés* et se poursuit avec *L'Appel au Soldat* en 1900 et *Leurs Figures* en 1902. Ces écrits, en partie autobiographiques, content l'histoire de sept jeunes gens du lycée de Nancy qui abandonnent la Lorraine pour Paris. Dans la capitale, ils connaissent toutes sortes de déboires et de désillusions. À la suite de « l'Affaire », il ne quitta plus l'arène politique, assumant la présidence de la Ligue de la Patrie française puis celle de la Ligue des patriotes, à la tête de laquelle il succéda à Paul Déroulède en 1914. Dès avant la guerre, cependant, l'année 1906 lui apporta la consécration politique et littéraire grâce à une double élection : comme député de Paris — il le resta jusqu'à sa mort — et comme académicien.

Maurice Barrès fut le maître à penser de toute une génération. Ainsi Jean Tharaud, qui lui succéda au quatrième fauteuil de l'Académie, écrit : « *Le phénomène, devenu depuis assez banal, d'un écrivain qui connaît le succès à vingt-cinq ans, était rare en ce temps-là, d'autant qu'il s'agissait d'un écrivain qui ne s'intéressait qu'à lui, qui ne parlait que de lui, mais lui c'était nous-mêmes (...)* Maurice Barrès nous promenait dans ce domaine de l'idéologie pure, le seul que nous connaissions un peu et où nous nous sentions à notre aise. Son dédain pour ce qui n'était pas méthode pour voir clair en soi-même, son mépris des choses extérieures et de la société (nous savions, par ailleurs, qu'il vivait en jeune seigneur élégant), son art délibéré qui ne se souciait pas d'exprimer une grossière réalité extérieure, mais uniquement les mouvements de flux et de reflux de son esprit, comment cela ne nous eût-il pas enchantés ! Et, merveille !, à ses dégoûts, à ses impertinences et à ses ironies, la vie commune, bafouée par lui, répondait par des faveurs ! Nous nous réjouissions, comme d'une réussite personnelle, de voir monter l'étoile de ce jeune intellectuel, dont nous nous sentions les frères. »

► **Portrait photographique de Maurice Barrès.** 20 x 15,5 cm. Objet 214.

► **Portrait en médaille de Maurice Barrès.** Bronze. Diam. 4,9 cm. Objet 296.

► **Lettres manuscrites autographes de Maurice Barrès à la comtesse Anna de Noailles, née princesse Bibesco Bassaraba de Brancovan, poétesse et romancière française, d'origine roumaine (1876-1933).** Ms 4701-4706. La Bibliothèque de l'Institut conserve une abondante correspondance privée, à tonalité amoureuse, entre Maurice Barrès et Anna de Noailles, qui fut donnée en 1940, mais ouverte à la consultation en 1991 seulement.

- « *Mardi 15 décembre 1903. Madame, Je viens de passer la soirée à méditer le discours sur les passions de l'amour de Pascal et je voudrais vous en remettre un exemplaire, non que rien y soit inconnu de vous - comme dit mon neveu « c'est bateau », ce qui veut dire sans doute que tout le monde a navigué avec -, mais les choses éprouvées par vous, par moi, y sont exprimées avec tant d'héroïsme et de justesse, que c'est un grand contentement d'être trois d'accord à travers trois siècles...* » Ms 4701, f. 228-230.

- Sur papier bleu, 100 boulevard Maillot, Neuilly/Seine, 2 mars 1905. « *Madame, je vous écris d'un profond spleen (et de mon lit) et si vous n'existiez pas, je serais la plus lourde pierre qui s'abandonne et qui, disparue sous le flot de la rivière, voudrait encore y creuser le sable. J'ai froid et mal à la tête, l'intrigue académique ouverte m'écoeure, et je souffre par manque de vous voir...* » Ms 4703, f. 36-38.

- Sur papier à en-tête de la Chambre des députés. « *Royat, le 28 juillet 1906. Je me suis occupé, comme c'était mon devoir (plutôt que mon plaisir) du discours sur Heredia. J'ai trouvé avec satisfaction le moyen de le nourrir, de l'animer, ce sujet imposé, avec des sentiments qui me sont chers, avec mes idées vivantes. Ainsi ce ne sera pas un simple travail de commande, et dans certaines de ses parties, il sera du Maurice Barrès...* » Ms 4704, f. 218.

► **L'Appel au soldat.** Paris, Charpentier, 1900. Collection « Le roman de l'énergie nationale ». 12 Schlumberger 599.

► **Au service de l'Allemagne : les bastions de l'Est ;** ill. d'après les aquarelles en noir et en couleurs de Georges Conrad. Paris, A. Fayard, 1905. 8 Schlumberger 617.

► **Autour de Jeanne d'Arc.** Paris, E. Champion, 1916. 4° Bernier 233.

► **Le Culte du moi. 1. Sous l'oeil des Barbares.** Paris, Plon-Nourrit, 1922. NSd 11478 (1).

► **Le Culte du moi. 2. Un homme libre.** Paris, Plon, 1921. NSd 11478 (2).

► **Le Culte du moi. 3. Le Jardin de Bérénice.** Paris, Plon, 1921. NSd 11478 (3).

- ▶ *Les Déracinés*. Paris, Bibliothèque Charpentier, 1898. Le Roman de l'énergie nationale, 1. 8° Pierre 2053.
- ▶ *Du sang de la volupté et de la Mort*. Paris, Albert Fontemoing, 1906. 6<sup>ème</sup> éd. 8° N. S. 6749.
- ▶ *Une Enquête aux pays du Levant*. Paris, Plon, 1923. 12 Schlumberger 566.
- ▶ *La Grande pitié des Églises de France*. Paris, Plon, 1925. NSd 11482.

## 17. Louis BERTRAND (1866-1941). Élu membre de l'Académie française en 1925.

### Romancier, essayiste, historien.

Originaire de Lorraine, comme Maurice Barrès au fauteuil duquel il fut élu après une vacance de trois ans, Louis Bertrand avait suivi de classiques études de lettres qui l'avaient mené à l'École Normale Supérieure puis à l'agrégation. Grand amateur de poésie, il était réputé pour savoir par cœur des milliers de vers de Bourget, Sully Prud'homme, Banville, Leconte de Lisle, Mallarmé, Heredia et admirait vivement Flaubert et Loti. Il fut nommé professeur de rhétorique aux lycées d'Aix-en-Provence et de Bourg-en-Bresse, puis d'Alger de 1891 à 1900, où il obtint son doctorat en 1897. Déplacé à Montpellier par son administration qui le jugeait trop indépendant, il choisit en 1901 de démissionner de l'enseignement et de se consacrer uniquement à la littérature. Son séjour à Aix avait éveillé en lui une âme gallo-romaine et c'est éperdument épris de latinité qu'il avait abordé les rivages d'Algérie. Disciple de Maurras et de Gobineau, il publia une quarantaine de romans et essais consacrés à l'Algérie, mais aussi à la Méditerranée et à l'Orient, qui mettaient en valeur la filiation de la colonisation française avec la civilisation romaine.

Un voyage en l'Orient en 1906, en mission pour la *Revue des Deux-Mondes*, le conduisit en Égypte, Grèce, Turquie, Syrie et Asie Mineure. A cette occasion, il redécouvrit la foi chrétienne et publia ensuite des biographies de saints : *Saint Augustin* (1913), *Sainte Thérèse* (1927) et *Sanguis martyrum* (1918), épopée de l'Afrique chrétienne.

L'éloge de Maurice Barrès qu'il prononça lors de sa réception à l'Académie déclencha une polémique dans une partie de la presse qui le jugea trop modéré au regard du prestige de son prédécesseur.

▶ *Portrait de Louis Bertrand, 28 juin 1928*, par Paul HELBRONNER, membre de l'Institut (Académie des Sciences), dans *Cent cinquante premiers profils de confrères 1928-1930*. Paris, imprimé pour l'auteur, 1930. Exemplaire n° 22 offert par l'auteur à la Bibliothèque de l'Institut. 4° N.S. 5939 (I) réserve.

▶ *Autour de Saint Augustin*. Paris, A. Fayard, 1921. NSd 11 207.

▶ *Les Bains de Phalère*. Paris, Fayard, [19..]. 8° N. S. 16 713.

▶ *Devant l'Islam*. Paris, Plon, 1923. NSd 11 213.

▶ *Le Jardin de la mort : le cycle africain*; avec 21 bois dessinés et gravés par Clément Serveau. Collection « Le cycle africain ». NSd 11 199.

▶ *Ma Lorraine*. Paris, Éd. André Delpeuch, 1926. NSd 11 326. Envoi autographe « A mes confrères de l'Académie française en bien cordial et déférent hommage ».

▶ *Pépète et Balthasar*. Éd. complète, revue et corrigée. Paris, Librairie Ollendorf-Albin Michel, 1920. NSd 11 201.

« Voici celui de mes livres qui m'a valu le plus de sarcasmes et de plaisanteries faciles, de critiques souvent injustes, celui enfin, dont le sens général a été le moins compris [...] Les critiques vous jugent à vue de nez, sur une phrase, une épithète, et ils s'empressent, pour peu que les apparences s'y prêtent, de vous fourrer et de vous ficeler dans le même sac que tel tartempion de la littérature fangeuse [...] Il faut être aveuglé par le bandeau des préjugés le plus opaque, être déplorablement de son Landerneau littéraire et parisien, pour ne pas sentir combien un Algérien comme Pépète est supérieur, en tant que valeur sociale, au prolétaire

métropolitain d'aujourd'hui, miné par l'alcool et la tuberculose, ahuri par une presse imbécile et criminelle, asservi ou dégradé, réduit à l'état de bête de troupeau par la tyrannie syndicaliste...» (Préface).

► **Le Sang des races.** Éd. complète, revue et corrigée. Paris, Librairie Ollendorf-Albin Michel, 1920. NSd 11 200.

« .. Enfin, à travers le Méditerranéen d'aujourd'hui, je reconnus le Latin de tous les temps. L'Afrique latine perçait, pour moi, le trompe-l'œil du décor islamique moderne. Elle ressuscitait dans les nécropoles païennes et les catacombes chrétiennes, les ruines des colonies et des municipes dont Rome avait jalonné son sol [...] C'est la vraie. L'Afrique du Nord, pays sans unité ethnique, pays de passage et de migrations perpétuelles, est destinée par sa position géographique à subir l'influence ou l'autorité de l'Occident latin... » (Préface).

► **Les Villes d'or : Afrique et Sicile antiques.** Paris, Fayard, 1921. NSd 11 208.

## 18. Charles, dit Jean, THARAUD (1877-1952). Élu membre de l'Académie française en 1946.

Romancier, chroniqueur, mémorialiste.

Jean et Jérôme Tharaud, son frère aîné - dont les véritables prénoms étaient Charles et Ernest - naquirent à Saint-Junien en Haute-Vienne, mais passèrent leur jeunesse à Angoulême. Jean échoua au concours de Saint-Cyr et s'installa à Paris pour préparer le concours de l'Inspection des finances. Après un nouvel échec, il modifia sa trajectoire et se lança dans les lettres, commençant avec son frère une carrière d'écrivains inséparables. Dans le sillage de son aîné, il rencontra Barrès dont il fut le secrétaire lors des absences de Jérôme. Il partit également avec ce dernier suivre l'expédition Lyautey au Maroc.

Pendant cinquante ans, les deux frères poursuivirent une œuvre à quatre mains, signant toujours de leurs deux prénoms, le cadet chargé du premier jet et Jérôme étant responsable de la mise au point. Infatigables voyageurs, ils parcoururent de nombreux pays, la Palestine, l'Iran, le Maroc, la Roumanie, et rapportèrent de leurs voyages la matière de reportages et de livres. Les frères Tharaud ont été tous deux élus à l'Académie française, mais à des dates différentes. L'élection de Jérôme Tharaud avant la guerre a posé aux académiciens un cas de conscience, car l'écrivain n'était que « la moitié d'un couple d'auteurs » et on ne pouvait pas élire deux personnes au même fauteuil. Jérôme ayant été élu seul en 1938, la Seconde Guerre mondiale puis l'Occupation ont différé l'élection de Jean. Après la Libération, il fut l'un des cinq académiciens élus le 14 février 1946, lors de la première élection groupée de cette année visant à combler les très nombreuses places vacantes laissées par la période de l'Occupation.

► **Portrait photographique de Jean et Jérôme Tharaud** par Henri Manuel. Carte postale. Don Florence Delay, 2010.

► **Lettres manuscrites autographes de Charles (i.e. Jean) Tharaud à Louis Gillet (1876-1943), élu membre de l'Académie française en 1935.** Don Jérôme Gillet<sup>5</sup>, 2010. - « Orléans, vendredi [1902]. Mon bon Louis Gillet. J'ai reçu hier par ma mère votre mot. Je regrette bien vivement de vous avoir manqué. La nouvelle de vos fiançailles avec Mlle Suzanne Doumic m'a mis dans une grande joie... Je vous embrasse, Charles Tharaud. »

-[Après 1907<sup>6</sup>]. « Cher Ami, Excusez-moi de ne pas vous avoir répondu. Mais je vous écris de mon lit avec une terrible grippe. Ma belle-sœur, au lit elle aussi. Et Jérôme, chez Barrès, à Mirabeau. Alors, vous comprenez, la maison est un peu désespérée. Mais c'est avec plaisir que nous répondrons à l'aimable dîner de M. Cor [?]. En attendant, il m'est bien impossible de lui donner rendez-vous. Je ne me vois guère sur pied avant jeudi ou vendredi. Amitiés d'un podagre, Charles. »

<sup>5</sup> M. Jérôme Gillet était le fils de Louis Gillet et le filleul de Jérôme Tharaud.

<sup>6</sup> Il est fait allusion au château de Mirabeau, dans le Vaucluse, que Maurice Barrès acheta en 1907.

- ▶ **Le Chemin d'Israël.** Paris, Plon, 1948. NSd 16 866. Envoi autographe : « Pour la bibliothèque de l'Institut, Jérôme et Jean Tharaud.»
- ▶ **Contes de Notre-Dame.** Paris, Plon, 1943. NSd 16 210. Envoi autographe : « Pour la bibliothèque de l'Institut, J.J. Tharaud.»
- ▶ **Dingley, l'illustre écrivain.** Paris, Plon, 1923. Ce livre, publié en 1902 par les Cahiers de la Quinzaine, obtint le prix Goncourt en 1906.
- ▶ **La Double confiance.** Paris, Plon, 1951. NSd 17 607A. Envoi autographe : « Hommage à l'Académie française, J.J. Tharaud.» Les profils des deux frères figurent sur la couverture.
- ▶ **Le Miracle de Théophile.** Monaco, Editions du Rocher, 1945. 4° N.S. 12 089 réserve. Illustrations de Paul Charlemagne. Exemplaire hors commerce n°III/L.

## 19. Alphonse JUIN (1888-1967). Élu membre de l'Académie française en 1952.

### Militaire.

Alphonse Juin, qui se plaisait à rappeler qu'il était fils et petit-fils de gendarme, naquit à Bône (Algérie). Il sortit major de Saint-Cyr en 1912, dans la même promotion que le général de Gaulle. Sous-lieutenant, il fut affecté Maroc où, jusqu'en 1914, il participa aux opérations de pacification. Lors de la Première Guerre mondiale, il participa comme lieutenant, avec les troupes marocaines, aux combats de la Marne et, grièvement blessé en 1915, perdit définitivement l'usage de son bras droit. Nommé capitaine en 1916, il combattit ensuite au sein du 1er régiment de tirailleurs marocains. En 1921, il obtint de si bons résultats à l'École de guerre qu'il fut maintenu comme professeur stagiaire. Il servit ensuite de nouveau en Afrique du Nord sous les ordres du maréchal Lyautey et fut proposé à titre exceptionnel pour le grade de chef de bataillon.

Il gravit tous les échelons de la hiérarchie militaire, fut promu chef d'état-major des forces armées de l'Afrique du Nord, puis, à la fin de l'année 1938, général de l'armée d'Afrique. En 1939, il fut nommé commandant de la 15<sup>e</sup> division d'infanterie motorisée. Il couvrit la retraite de Dunkerque en mai 1940 et fut fait prisonnier. Libéré à la demande de Vichy en juin 1941, il fut envoyé comme commandant en chef des forces d'Afrique du Nord.

S'étant rallié aux Américains en novembre 1942, il prit la tête du contingent français qui arrêta la force de l'Axe en Tunisie, et contribua à l'anéantissement de l'Afrikacorps. Appelé par de Gaulle à la tête du corps expéditionnaire français en Italie, il imposa aux Alliés son plan d'offensive et perça en mai 1944 le front allemand sur le Garigliano, ouvrant la route de Rome et de Sienne. Son corps fut ensuite affecté au débarquement de Provence.

Chef d'état-major général de la Défense nationale de 1945 à 1947, il fut résident général au Maroc (1947-1951). Nommé ensuite inspecteur général des forces armées, il exerça dans le même temps (1951-1956) le commandement interallié des forces terrestres du secteur Centre-europe de l'OTAN.

Alphonse Juin fut le seul général de la Seconde Guerre mondiale à avoir été élevé à la dignité de maréchal de France de son vivant, en 1952. Comme le veut la tradition, il fut élu la même année à l'Académie française, à l'unanimité des 25 votants. Pendant tout le XX<sup>e</sup> siècle les maréchaux français furent en effet élus à l'Académie à l'unanimité des votants, sans qu'ils eussent besoin de faire campagne, d'où l'expression « une élection de maréchal » restée dans le langage courant pour désigner une élection unanime ou presque.

Le maréchal Juin vit les dernière années de sa vie assombries par la guerre d'Algérie. Fidèle à ses origines, il exprima loyalement son attachement à sa terre natale et, en 1962, fit publiquement état de ses divergences avec la politique algérienne du Général de Gaulle. Ce

dernier le priva alors de toutes ses prérogatives. Après avoir reçu des funérailles nationales, le maréchal Juin repose aux Invalides.

► *Le Maghreb en feu*. Paris, Plon, 1957. 8° N.S. 21 170.

► *Mémoires*. Paris, Fayard, 1959. 2 vol. Collection « Les grandes études contemporaines ». 8° N.S. 26331 (4). Envoi autographe : « Pour la bibliothèque de l'Institut en cordial hommage, Paris, 8/7/1959. »

► *Je suis soldat*. Paris, Éd. du Conquistador, 1960. Collection « Mon métier ». NSd 18 507 (n° 3). Envoi autographe : « Pour la bibliothèque de l'Institut en cordial hommage, Paris, 16/6/60. »

## 20. Pierre EMMANUEL (1916-1984). Élu membre de l'Académie française en 1968.

**Poète.**

Pour certains, poète de la Résistance, ou poète chrétien, ou philosophique, voire poète érotique ; pour d'autres prosateur, critique littéraire ou encore homme public, ardent défenseur des droits de l'homme, journaliste, homme de radio, président de la commission des affaires culturelles pour le VI<sup>e</sup> plan, président du Pen Club, administrateur du festival d'Automne, président du nouvel Institut national de l'audiovisuel, fondateur de la Vidéotheque de Paris ou initiateur de la Maison de la poésie, Noël Mathieu, plus connu sous le pseudonyme de Pierre Emmanuel<sup>7</sup>, fut un personnage énigmatique, une figure inclassable de la littérature comme de la vie politique et culturelle française.

Pierre Emmanuel fut privé de son enfance car ses parents, pauvres émigrants aux États-Unis, le confièrent à des membres de leur famille en Béarn puis à Lyon. Se qualifiant lui-même d'homme sans « soi ni toit », ou encore « gêné de soi comme d'un étranger », il vécut des périodes de dépression et une suite de graves accidents de santé. Jean Guitton écrivit de lui : « Ce cœur dilacéré se plaisait à déplaire et d'abord à soi-même » et Pierre Emmanuel livre une explication de son goût des honneurs et des charges :

*« J'admire les premiers, je voudrais être des seconds. Cesser enfin de faire partie de l'univers des bons élèves. La France entière, cela saute aux yeux, est un immense collège où l'on est plus ou moins bien noté. À neuf ans, j'étais le premier en classe du certificat, et mon maître me tenait pour un petit génie. En ce temps-là, l'idéal républicain voulait qu'un fils du peuple que son maître tenait pour un génie devînt président de la République ou tout au moins professeur de lycée. Le président de la République était Gaston Doumergue, qui surveillait paternellement nos études, la poitrine ornée du Grand Cordon. Comme il était lui aussi du Sud-Ouest, l'ambition de lui succéder était raisonnable. La dérive de l'histoire m'a conduit à me contenter d'être académicien.*

*Un fier succès tout de même, me semblait-il, pour mes aïeux et mes père et mère, lesquels avaient été domestiques en Amérique comme le sont aujourd'hui chez nous Portugais ou Marocains. Et aussi un démenti à la prudence atavique de mon oncle, prudence qui lui faisait me répéter : « Personne dans la famille n'est sorti de la médiocrité et ce n'est pas toi qui commenceras ». Le goût des honneurs, que j'eus surtout à une certaine époque, fut ma façon, à l'âge adulte, de relever le défi fait à l'enfant.<sup>8</sup> »*

Après s'être évanoui pendant les épreuves du concours d'entrée à l'École polytechnique, en raison d'une primo-infection tuberculeuse, Pierre Emmanuel dut renoncer aux mathématiques, sa vocation première, et s'inscrivit en philosophie à l'université de Lyon. La

<sup>7</sup> Un décret autorisa en 1979 son changement de nom : Noël, Jean MATHIEU devint officiellement Noël, Jean PIERRE-EMMANUEL.

<sup>8</sup> *L'arbre et le vent. Feuilles volantes 1980-1981*, Ed. du Seuil, 1981, p.46, cité par Anne-Sophie Andreu, *Pierre Emmanuel*, Ed. du Cerf, 2003, p. 27, à qui cette notice doit beaucoup.

*Jeune Parque* de Paul Valéry et *Sueur de Sang* de Pierre-Jean Jouve, lui révélèrent alors la force du langage de la poésie et la possibilité d'exprimer la vérité profonde des êtres. Il écrit : « Je n'avais aucune idée qu'un tel langage pût exister. Il me surprit par son obscurité et sa prégnance tout ensemble. J'y saisis tout de suite, parce que j'en fus saisi, une parole d'une autre nature que celle que j'étais accoutumé à parler ». Devenu poète à son tour, Pierre Emmanuel publia son premier recueil, *Élégies*, en 1940, mais c'est avec *Tombeau d'Orphée* (1941) qu'il acquit une véritable reconnaissance. Réfugié dans la Drôme pendant l'Occupation, il poursuivit ses activités d'enseignant et participa à la Résistance qui lui inspira ses poèmes dits « de guerre ». L'œuvre poétique de Pierre Emmanuel demeure l'une des plus importantes du XX<sup>e</sup> siècle.

Il fut élu à l'Académie française le 25 avril 1968, par 16 voix au quatrième tour. En 1975, il se déclara « démissionnaire » de l'Académie, pour protester contre l'élection de Félicien Marceau.

► **2 lettres de Pierre Emmanuel à Jérôme Carcopino (1881-1970), relatives à sa candidature à l'Académie.** Manuscrits autographes. Ms 7144, f. 52-53. Fonds Jérôme Carcopino, don de Mme Sabine Bricard, sa fille, selon les volontés de son père.

1) Paris, le 24 novembre 1966. Monsieur, Monsieur le Secrétaire Perpétuel a bien voulu vous informer de ma candidature. Je serais très heureux que vous veuillez bien me recevoir, au jour, à l'heure et au lieu de votre choix, sauf le lundi 28 novembre. Ma secrétaire (EUR. 3759) prendra tout message du lundi au vendredi, et de 9 h 30 à 17 h. Je suis généralement chez moi le matin, à Inv. 91-06. Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments d'admiration... »

2) Paris, le 11 janvier 1968. Monsieur, Je vous remercie de votre lettre et suis touché de l'aimable souvenir que vous avez bien voulu garder de ma visite. Je suis au regret que votre fatigue présente me prive du plaisir de vous rencontrer ces jours prochains, et je souhaite que ces froides journées ne vous soient point trop pénibles. Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon admiration profonde et de mon respect... »

► **Portrait photographique de Pierre Emmanuel lisant son discours de réception sous la Coupole, 5 juin 1969.** Don Florence Delay, 2010. Selon la tradition, Pierre Emmanuel était entouré par ses parrains, Etienne Gilson et René Huyghe.

► **Une Année de grâce : feuilles volantes, 1981-1982.** Paris, Éd. du Seuil, 1983. Recueil de textes extraits de "La France catholique". 8° N.S. 42 939.

► **L'Arbre et le vent : feuilles volantes, 1980-1981.** Paris, Éd. du Seuil, 1982. Recueil de textes extraits de "La France catholique", avril 1980-mai 1981. 8° N.S. 42 945.

► **L'Autre.** Paris, Éd. du Seuil, 1980. 8° N.S. 42937.

► **Babel.** Paris, Desclée De Brouwer, 1951. NSd 24 421.

► **Chansons du dé à coudre.** Nouv. éd. Paris, Éd. du Seuil, 1971. NSd 24 426.

► **Combats avec tes défenseurs** (Villeneuve-les-Avignon,) Poésie 42, 1942. 8° N. S. Br 924 (K).

► **Duel.** Paris, Éd. du Seuil, 1979. 8 N.S. 42938.

► **Le Grand œuvre : cosmogonie.** Paris, Éd. du Seuil, 1984. 8 N.S. 42 943.

► **La Vie terrestre.** Paris, Éd. du Seuil, 1976. 8° N. S. 37407.

► **Jacob.** Paris, Éd. du Seuil, 1970. Envoi autographe signé à Jean Wahl. 8° N. S. 33 294.

► **Jour de colère.** Alger, E. Charlot, 1942. . Collection "Fontaine". N° 4. 8° AA 8566 (n°4).

► **La Nouvelle naissance. Poèmes.** Paris, Éd. du Seuil, [1963]. 8° N.S. 42 941.

► **L'ouvrier de la onzième heure.** Paris, Éd. du Seuil, 1953. NSd 24 427.

► **Pour une politique de la culture.** Paris, Éd. du Seuil, 1971. 8° N. S. 34 225.

► **Sophia.** Paris, Éd. du Seuil, 1973. 8 N.S. 42 940.

► **Tu.** Paris, Éd. du Seuil, 1978. 8° N.S. 42 942.

► **Una ou la mort, la vie.** Paris, Éd. du Seuil, 1978. 8° N.S. 42 944.

## 21. Jean HAMBURGER (1909-1992). Élu membre de l'Académie des sciences en 1974 et de l'Académie française en 1985.

### Médecin, essayiste.

Jean Hamburger naquit à Paris et fit ses études au lycée Carnot, puis à la Faculté des sciences et à la Faculté de médecine de Paris. Il fut l'élève du professeur Louis Pasteur Vallery-Radot. Il fut successivement chef de clinique en 1936, médecin des hôpitaux en 1945, agrégé en 1946, médecin de l'hôpital Necker en 1949 et professeur de clinique néphrologique de 1958 à 1982. Il dirigea pendant la même période un laboratoire de recherches de l'INSERM et du CNRS sur le rein et l'immunologie de greffe.

Il décida, avec Louis Michon, Oeconomos et Vaysse, la première transplantation rénale en France, en 1952, opération qui eut un retentissement exceptionnel. Il fut le créateur du concept de réanimation médicale en 1953 et de la discipline qu'il proposa de nommer néphrologie, c'est-à-dire l'étude du rein normal et des maladies du rein. Il réalisa le premier rein artificiel français en 1955. Il est l'auteur de recherches fondamentales sur l'immunologie des maladies rénales, l'immunologie des greffes et les maladies auto-immunes.

Membre du réseau de résistance du Musée de l'Homme, fondateur et vice-président de la Fondation pour la recherche médicale, membre des Conseils de l'ordre de la Légion d'honneur et des Arts et Lettres, il devint membre en 1974 de l'Académie des sciences et, en 1975, de l'Académie nationale de médecine ainsi que de plusieurs académies étrangères.

A partir de 1972, il fut l'auteur d'une série d'essais et œuvres littéraires consacrés à la réflexion d'un biologiste sur la condition humaine, sur les causes de la fragilité du monde actuel, sur la recherche d'un équilibre entre les impératifs biologiques et les exigences spirituelles de l'homme, et sur les limites et les "césures" de la connaissance. En même temps, son attachement à la langue française le conduisit à publier une *Introduction au langage de la médecine* et à animer un Dictionnaire de médecine. Les archives de Jean Hamburger ont été données récemment à l'Académie des sciences par sa fille, Madame Franka Berger.

- ▶ *Les belles imprudences : réflexion sur la condition humaine*. Paris, O. Jacob, 1991. 8° N.S. 45 016.
- ▶ *Dictionnaire promenade*. Paris, Éd. du Seuil, 1989. 8° N.S. 44 405.
- ▶ *Le Dieu foudroyé : théâtre*. Paris, Flammarion, 1984. NSd 24 429.
- ▶ *L'Homme et les hommes : essai sur l'originalité biologique de l'individu*. Paris, Flammarion, 1976. Envoi autographe de Jean Hamburger à E. Bonnefous. 8° N.S. 46 471.
- ▶ *Introduction au langage de la médecine*. Paris, Flammarion, 1982. 8° N. S. 41 515.
- ▶ *Un jour, un homme ... : cet arrière-neveu de limace qui inventa le calcul intégral et rêva de justice*. Paris, Flammarion, 1981. NSd 23 856.
- ▶ *Le Miel et la ciguë*. Paris, Éd. du Seuil, 1986. 8° N.S. 43 413.
- ▶ *Monsieur Littré*. Paris, Flammarion, 1988. 8° N.S. 25 017 (10). Envoi autographe : « Pour Françoise Dumas<sup>9</sup>, avec ma gratitude pour son action à la bibliothèque et mes respectueux hommages. »
- ▶ *La Puissance et la fragilité : essai sur les métamorphoses de la médecine et de l'homme*. Paris, Flammarion, 1972. NSd 22 259.

---

<sup>9</sup> Mme Françoise Dumas dirigea la bibliothèque de l'Institut de 1980 à 1993. Au sein de l'Institut de France, le Professeur Hamburger fut membre - et président jusqu'à sa mort - de la Commission des bibliothèques et archives qui exerce un contrôle technique sur cette bibliothèque.

► *La Puissance et la fragilité : vingt ans après : essai sur les métamorphoses de la médecine et de l'homme*. Nouv. éd. rev. et augm. de "La Puissance et la fragilité. Paris, Flammarion, 1990. 8 N.S. 44 646.

► *La Raison et la passion : réflexion sur les limites de la connaissance*. Paris, Éditions du Seuil, 1984. 8° N.S. 42 863.

► *Zouchy et quelques autres histoires*; ill. par Eugène Ionesco, ..., précédées de *La Tentation de l'imaginaire* et de *Pourquoi j'ai pris les pinceaux* par Eugène Ionesco. Paris, Flammarion, 1989. 8° N.S. 44 309.

## 22. Albert DECOURTRAY (1923-1994). Élu membre de l'Académie française en 1993.

### Homme d'Église

Né à Wattignies (Nord), Albert Decourtray fut élève du Petit Séminaire d'Haubourdin et du Grand Séminaire de Lille. Ordonné prêtre en 1947, il fit ses études supérieures aux Facultés catholiques de Lille, à l'Université Grégorienne et à l'Institut Biblique de Jérusalem. Vicaire à Halluin, en 1951, vicaire général et archidiacre à Roubaix-Tourcoing, en 1966, il fut nommé évêque auxiliaire de Dijon en 1971, évêque de Dijon en 1974, archevêque de Lyon, Primat des Gaules, en 1981; cardinal du titre de la Trinité-des-Monts en 1985. Il fut président de la Conférence des évêques de France de 1987 à 1990.

► *Réception de M. le Cardinal Albert Decourtray : discours prononcés dans la séance publique le jeudi 10 mai 1994, [réponse de M. Maurice Schumann au discours de M. le Cardinal Albert Decourtray]*. Paris, Palais de l'Institut-Imprimerie nationale, 1994. 4°AA 255 B (1994-4).

► *Le testament inachevé*: entretiens avec Nicolas Domenach et Maurice Szafran. Paris, Flammarion, 1994. 8° N.S. 46 195.

## 23. Jean-Marie LUSTIGER (1926-2007). Élu membre de l'Académie française en 1995.

### Homme d'Église.

Aaron Lustiger naquit à Paris dans une famille juive ashkénaze originaire de Pologne. La guerre poussa son père à se réfugier avec ses enfants à Orléans tandis que sa mère resta à Paris d'où elle fut déportée à Auschwitz et exterminée, ainsi qu'une trentaine de membres de la famille Lustiger. En 1940, à l'âge de quatorze ans, Aron se convertit au catholicisme et adopta de nouveaux prénoms, Jean et Marie. Il suivit des études de lettres à la Sorbonne, puis entra au séminaire des Carmes de l'Institut catholique de Paris, et fut ordonné prêtre en 1954. Jusqu'en 1959, il fut aumônier parisien des enseignants catholiques de l'enseignement public, aumônier des étudiants en lettres et sciences de la Sorbonne, ainsi que de grandes écoles. En 1959, il devint directeur de la communauté étudiante de Paris (CEP-Centre Richelieu) et fut responsable des aumôneries des nouvelles universités de la région parisienne.

En 1969, il fut nommé curé de la paroisse Sainte-Jeanne-de-Chantal à Paris. Évêque d'Orléans en 1979, il devint en 1981 archevêque de Paris et ordinaire des catholiques de rite oriental en France. Créé cardinal par le pape Jean-Paul II en 1983, il devint archevêque émérite de Paris en février 2005. Il était docteur *honoris causa* des universités d'Augsbourg et de Melbourne, ainsi que de l'université Loyola de Chicago.

- ▶ *Chemin de croix des académiciens* ; présentation du cardinal Jean-Marie Lustiger. Paris, Bayard, 2008. In 12 N.S. Br. 292 (O).
- ▶ *Le Choix de Dieu* : entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton. Paris : de Fallois, 1987. 8° N.S. 46 282.
- ▶ *Comme Dieu vous aime : en pèlerinage vers Jérusalem, Rome, Lourdes*. Saint-Maur, Parole et silence, 2001. 8° N.S. 48 426.
- ▶ *Comment Dieu ouvre la porte de la foi*. Paris, Desclée de Brouwer, 2004. 8° N.S. 50 252.
- ▶ *Devenez dignes de la condition humaine*. Paris, Flammarion - Saint-Maurice (Suisse), Saint-Augustin, 1995. 8° N.S. 46 626.
- ▶ *Dieu merci : les droits de l'homme : articles, conférences, homélies, interviews, 1984-1989*. Paris, Criterion, 1990. 8° N.S. 46 281.
- ▶ *L'Europe à venir*. Paris, Éd. Parole et silence, 2010. Contenu : *Europe des nations, quel principe d'unité?* : conférence, 1991. *Bâtir l'Europe sur le roc* : allocution, 1995. *Pour l'Europe, un nouvel art de vivre*. *L'Europe des Béatitudes* : conférence, 2000. *L'Europe avant l'Europe* : contribution, 2003. 8° N.S. 52 457.
- ▶ *La Messe*. Paris, Bayard, 1988. Texte remanié d'entretiens diffusés par Radio Notre-Dame. 8° N.S. 46 280.
- ▶ *Institut de France. Messe du bicentenaire en l'église Saint-Germain-des-Prés, à Paris, mardi 17 octobre 1995 : homélie prononcée par Son Éminence le cardinal Jean-Marie Lustiger,...* Paris, Palais de l'Institut, 1995. 4° AA 255 B (1995-11).
- ▶ *Nous avons rendez-vous avec l'Europe*. Paris, Mame, 1991. Textes extraits, pour certains, de divers ouvrages de J.-M. Lustiger. 8° N.S. 46 277.
- ▶ *Osez croire, osez vivre : articles, conférences, sermons, interviews 1981-1984*. Paris, Le Centurion-Gallimard, 1986. Collection Folio. AAd 1023 (8).
- ▶ *Petites paroles de nuit de Noël*. Paris, Éd. de Fallois, 1992. 8° N.S. 46 278.
- ▶ *Pour l'Europe : un nouvel art de vivre*. Paris, Presses universitaires de France, 1999. NSd 24 913.
- ▶ *Premiers pas dans la prière*. Paris, Nouvelle cité, 1986. Textes remaniés d'entretiens hebdomadaires diffusés sur Radio Notre-Dame, 1983-1984. 8° N.S. 46 279.
- ▶ *Les prêtres que Dieu donne*. Paris, Desclée de Brouwer, 2000. 8° N.S. 47 926.
- ▶ *Sermons d'un curé de Paris*. Paris, Fayard, 2007. Recueil de textes de sermons prononcés en l'église Sainte-Jeanne-de-Chantal à Paris, octobre 1975-janvier 1977. 8° N.S. 51 372.
- ▶ *Six sermons aux élus de la Nation : 1981-1986*. Paris, Cerf, 1987. Recueil de sermons prononcés à l'occasion de la rentrée parlementaire, 1981-1986. 8° N.S. Br. 1039 (E).
- ▶ *Soyez heureux : entretiens sur le bonheur et les béatitudes*. Paris, Nil éditions, 1997. 8° N.S. 46 943.
- ▶ *Une pensée par jour* ; textes recueillis par Tristan de La Genardière. Paris, Médiaspaul, 2007. NSd 25 382.

\*  
\* \*